

Images de l'eau dans l'œuvre yourcenarienne

Benoit-Morinière, Claude

Universitat de Valencia, benoit@uv.es

Resumen

El elemento más recurrente en las novelas, los ensayos y los textos autobiográficos de Marguerite Yourcenar, es, desde lejos, esta aqua permanens que nos mantiene vivos como parte constitutiva de nuestro organismo, el agua primitiva que recubría « lo primordial y lo ilimitado », el agua fúnebre del Nilo donde el joven Antinoo se ahoga voluntariamente, la lluvia que cae durante el intento de asesinato del dictador por parte de Marcella, el agua que canta en la Fontana de Trevi, el agua lustral del baño de Zénon en la playa de Heyst, el mar embravecido en la isla frisa donde muere Nathanaël, destruido por el agua que invade su pulmones, el agua de los ríos canadienses que recorrió la autora o las aguas que resuenan en los oídos de Zenón en el momento de su muerte, cuando el personaje alcanza su opus rubeum. Para la novelista, acostumbrada desde niña a las tierras movedizas y húmedas del norte, a las playas donde jugaba con sus amigos, a los cruceros, a los viajes transatlánticos, a la contemplación del agua bajo todas sus formas, el elemento líquido constituye uno de los pilares de su imaginario. Por medio de un análisis de las imágenes simbólicas que abundan en sus textos, sobre todo en los de la madurez y del final de su vida, intentaremos mostrar la riqueza y la variedad de las representaciones del agua y su función en gran parte de la obra de Yourcenar.

Palabras clave : agua ; imaginario ; símbolo ; naturaleza ; suicidio.

Résumé

L'élément le plus présent dans les romans, les essais et les textes autobiographiques de Marguerite Yourcenar est de beaucoup cette aqua permanens qui nous maintient en vie comme partie constitutive de notre organisme, l'eau primitive qui recouvrait « le primordial et l'illimité », l'eau funèbre du Nil où se noie volontairement le jeune Antinoüs, celle, tombée du ciel, qui préside à la tentative d'assassinat de Marcella en la personne du dictateur, celle, chantante, de la Fontaine de Trévi, l'eau qui purifie Zénon lors du bain sur la plage de Heyst, celle de la mer déchaînée sur l'île frisonne où agonise Nathanaël, dévasté par l'eau qui emplit ses poumons, celle des fleuves canadiens parcourus par l'auteur, ou encore, les eaux qui résonnent aux oreilles de Zénon, au moment de sa mort, lorsque le personnage atteint « l'œuvre au rouge ». Chez la romancière, habituée dès l'enfance aux terres meubles et humides du nord, aux plages où elle jouait avec ses petits camarades, aux croisières, aux voyages transatlantiques, à la contemplation de l'eau sous toutes ses formes, l'élément liquide constitue l'un des piliers de son imaginaire. A travers une analyse de ces images symboliques qui abondent dans ses textes, et plus particulièrement dans ceux de sa maturité et de la fin de sa vie, nous tenterons de montrer la richesse et la variété des représentations de l'eau et de leur fonction dans une grande partie de l'œuvre yourcenarienne.

Mots-clés : eau ; imaginaire ; symbole ; nature ; suicide.

Abstract

The most common element in the novels, essays and autobiographical texts by Marguerite Yourcenar is by far this aqua permanens that keeps us alive as a constituent part of our body, the primitive water that covered « the essential and the unlimited » the funeral water of the Nile where the young Antinous voluntarily drowns, the one, fallen from heaven, which governs the attempted murder of Marcella in the person of the dictator, the one, singing, from the Trevi Fountain, the water that purifies Zeno when bathing on the beach at Heyst, that of the sea raging on the Frisian island where Nathanael agonises,

devastated by the water that fills his lungs, that of the Canadian rivers covered by the author, or even, the waters that resonate in the ears of Zeno, at the time of his death. The writer, accustomed from childhood to the loose wetlands in the North, to the beaches where she used to play with her friends, to the cruises, to the transatlantic journeys, to the contemplation of water in all its forms, the liquid element is one of the pillars of her imaginary. Through an analysis of these symbolic images that abound in her writings, especially in those of her maturity and the end of her life, we will try to show the richness and variety of representations of water and their function in a large part of Yourcenar's literary work.

Keywords : water ; imaginary ; symbol ; nature ; suicide.

Introduction

Habitée dès son enfance à fréquenter les terres basses et humides des plages des Pays-Bas¹, Marguerite Yourcenar aimait l'élément liquide plus que tout autre et n'a pas manqué de lui réserver une place de choix dans son œuvre littéraire. En effet, les métaphores liquides, les comparaisons, les descriptions présentent tout un réseau d'images de l'eau dont la quantité et la diversité surprennent le critique et le lecteur attentif. Eau marine, eau de pluie, sources, fontaines, canaux, rivières ou fleuves, brumes et brouillards, humeurs corporelles, eau douce ou saumâtre, parcourent les textes et les titres, comme le mettent en évidence : *La petite Sirène, Le Dialogue dans le marécage, Fleuve profond, sombre rivière, Comme l'Eau qui coule*, etc.

Cette attirance de notre auteur pour les éléments fluides avait déjà retenu mon attention lorsqu'en 2002, je rédigeai l'article : « Vers une féminisation de l'imaginaire : images liquides dans quelques romans de Marguerite Yourcenar », publié dans l'ouvrage collectif *Marguerite Yourcenar. La femme, les femmes, une écriture-femme ?* en 2005. Mais c'est au symbolisme de ces images, révélateur des thèmes récurrents et des préoccupations majeures de Yourcenar, que je m'attacherai au cours de cette brève analyse.

1. Le retour aux origines

Le thème du retour aux origines, sous la forme du motif de la fusion avec la mer, se manifeste explicitement dans le premier chapitre d'*Archives du Nord*, livre qui retrace la lignée familiale du grand-père paternel de la romancière, en remontant le plus loin possible dans le temps. Avant d'aborder la généalogie proprement dite, l'auteur ressent le besoin de se replacer dans « la nuit des temps », d'imaginer ce temps éloigné d'avant l'apparition de l'homme, celui de la genèse universelle, celui « de ces immémoriales marées hautes qui, au cours des siècles, ont recouvert puis laissé à nu la côte de la Mer du Nord, du Cap Gris-Nez aux îles de la Zélande » car, ajoute-t-elle, « quand on chemine dans la plaine qui va d'Arras à Ypres, puis s'allonge, ignorante de nos frontières, vers Gand et vers Bruges, on a le sentiment d'avancer sur un fond dont la mer s'est retirée la veille, et où il se peut qu'elle revienne demain. » (Yourcenar, 1977 : 14-15)

Toutefois, il ne lui suffit pas de remonter dans le temps, encore lui faut-il considérer la lente transformation géologique du monde, due surtout au travail des eaux marines, qui surent donner formes et volumes à la masse informe de l'univers : « Leurs grès, leurs sables, leurs argiles sont eux-mêmes des sédiments devenus terre ferme ; de nouvelles poussées des eaux ont ensuite érodé autour d'eux cette terre à son niveau d'aujourd'hui » (*Id.*).

Imaginant alors un monde vierge, non encore souillé par l'homme, Marguerite Yourcenar décrit les espaces liquides où se meuvent les animaux en toute liberté, dans une atmosphère de paix et d'harmonie édéniques : « Dans les marécages gorgés d'eau, un canard plonge, un cygne qui prend son élan pour regagner le ciel fait son énorme bruit de voiles déployées ; [...] de raides herbes tremblent [...] au vent d'une mer que n'a encore salie la fumée d'aucune chaudière, l'huile d'aucun carburant [...]. Parfois, au large, le jet puissant d'une baleine, le bond joyeux des marsouins [...] » (*Id.* : 17-18).

¹ Se souvenant de ses jeux d'enfant sur la plage de Scheveningen, elle raconte, dans *Quoi? L'Éternité* : « La petite, maladroitement, trébuche sur sa bêche, tombe, s'écorche un peu le genou, et reste assise sans pleurer ni hurler, vaguement occupée déjà d'un petit crabe qui court sur le sable. [...] Jeanne se lève, prend par la main les deux aînés, et s'avance doucement avec eux vers la mer. »

Cette nostalgie d'un temps lointain rêvé se trouve naturellement associée chez l'auteur aux eaux primordiales, à cette matière indifférenciée antérieure à l'existence du ciel et de la terre qui symbolise l'origine de la création. C'est bien la *materia prima* et la mère nourricière qu'elle évoque, celle qui donne la vie et l'aliment à la flore et à la faune marines.

Remarquons que les principaux personnages yourcenariens entretiennent d'étroits rapports avec la mer. Hadrien, grand voyageur, sillonnait régulièrement la Méditerranée pour des raisons d'état, en tournée officielle, ou par simple plaisir. À la fin de sa vie, la contemplation de la mer nocturne se teinte de mélancolie et fait naître en lui la pensée de sa mort prochaine :

La route du retour traversait l'Archipel ; pour la dernière fois sans doute de ma vie, j'assistai aux bonds des dauphins dans l'eau bleue [...] ; je goûtais cette odeur de sel et de soleil sur la peau humaine [...]. Une haleine humide s'exhalait de la mer ; les étoiles montaient ; le navire, penché par le vent, filait vers l'occident [...] ; un sillage phosphorescent s'étirait derrière nous, bientôt recouvert par les masses noires des vagues (Yourcenar, 1974 : 270).

Pour sa part, le jeune Nathanaël devient marin par pur hasard : pour s'enfuir, il s'embarque et parcourt les océans durant plusieurs années. Sans doute est-ce le personnage le plus proche des eaux marines, qu'il connaît bien et qu'il aime passionnément. Dans ce cas, la navigation et l'errance l'exposent aux dangers de la vie, « la mer représentant le cours de l'existence humaine et les fluctuations des désirs et des sentiments » (Chevallier et Gheerbrandt, 1982 : 381). Comme Hadrien, le jeune mousse s'adonne à la contemplation des beautés du monde marin : « La mer, cet été-là, était presque toujours calme et [...] à peu près déserte. Des milliers d'oiseaux de mer se balançaient sur la houle. » (Yourcenar, 1982 : 85). Par surcroît, cette contemplation le conduit à la fusion cosmique. Dans ces moments uniques, comme les philosophes néoplatoniciens, cet adolescent simple et presque inculte, se sent placé au centre de tout : « Mais ce qu'il préférerait, c'étaient les ciels tout noirs mêlés à l'océan tout noir [...]. Mais il se sentait de même vivant, respirant, placé tout au centre » (*Id.* : 100).

Comme toute image symbolique, les eaux marines présentent des valeurs ambivalentes. Elles peuvent être source de vie, nourriture des plantes et des animaux marins, mais tout aussi bien cause de danger ou de mort. Ces deux valeurs symboliques opposées peuvent se manifester simultanément. Ainsi, bien que Nathanaël ait subi le naufrage de son bateau, la mer destructrice mais, à la fois, maternelle a su le ramener sur la côte et le sauver de la noyade : « De fortes lames soulevèrent la coque, une vague plus haute l'emporta. [...] Plus tard, il sut que le ressac l'avait déposé évanoui au fond d'une petite crique de sable » (*Id.* : 90).

Le contact le plus intime avec l'eau se réalise, toutefois, à l'occasion du bain corporel. Le bain dans la mer, l'immersion du corps dans la substance marine libère l'individu de tout ce qui est accessoire. Il redevient l'homme primitif dans sa pureté, détaché des circonstances, des préoccupations vaines, de tout ce qui entrave sa liberté. Zénon, sur la plage de Heyst, en fera consciemment l'expérience :

Il ôta ses habits... s'avança vers la mer... et s'exposa aux mouvements des vagues. Nu et seul, les circonstances tombaient de lui comme l'avaient fait ses vêtements. Il redevenait cet Adam Cadmon des philosophes hermétiques, placé au cœur des choses, en qui s'élucide et se prononce ce qui partout ailleurs est infus et imprononcé. Rien dans cette immensité n'avait de nom (Yourcenar, 1968 : 336).

L'homme ressortira purifié de ce bain lustral, rénové, physiquement et mentalement. Le retour aux eaux marines, eaux-mères donneuses de vie, permet à l'individu de retrouver la pureté et l'innocence premières.

De même, les animaux, dans cette eau lustrale, retrouvent leur primordialité : « Les chevaux aussi s'étaient baignés ; débarrassés de leurs selles et de leurs housses, mouillés d'eau de mer, ils redevenaient des créatures existant pour elles-mêmes » (*Id.* 398).

Intimement lié au symbolisme de l'eau, le thème du suicide par noyade apparaît à deux reprises : dans *Mémoires d'Hadrien* et dans *L'œuvre au noir*. En effet, l'eau berce comme une mère et elle offre une impression de quiétude originelle. Par le mouvement régulier de ses vagues, elle procure à l'individu un sentiment de bien-être semblable à

celui qu'il a connu avant sa naissance. Le suicide par l'eau revêt le sens profond d'un *regressus ad uterum*. Tel est le désir implicite de Zénon qui, au cours de son bain, ressent la tentation du suicide :

Dans ce monde sans fantômes, la férocité même était pure. [...] La violence du flot était sans colère. La mort, toujours obscène, était propre dans cette solitude. Un pas de plus sur cette frontière, entre le sable et l'eau, et la poussée d'une vague plus forte que les autres lui ferait perdre pied ; cette agonie si brève et sans témoins serait un peu moins la mort. [...] Mais l'heure du passage n'avait pas encore sonné. Il revint vers ses vêtements. Son corps lavé avait oublié la fatigue (*Id.* : 337-338).

De son côté, Antinoüs, couché dans la barque aux côtés de son maître, montre déjà, à travers ses larmes, le désespoir qui l'accable. La barque, à l'image de celle de Charon, symbolise le voyage sans retour, au-delà des frontières du moi. Hadrien, près du bien aimé, découvre chez celui-ci des signes de tristesse : « Mais, au matin, il m'arriva de toucher par hasard à un visage glacé de larmes. [...] Sa véritable agonie a eu lieu dans ce lit, et à mes côtés. » (Yourcenar, 1974 : 215). Le bythinien avait donc prémédité sa mort : une mort par l'eau, pour satisfaire son besoin d'amour et de protection maternels dont il se sentait privé. Suivant le rituel du sacrifice, Antinoüs, après avoir brûlé une mèche de ses cheveux sur une table à offrandes, pénètre dans l'eau boueuse et s'y couche jusqu'à l'étouffement de l'asphyxie. Par ce geste qui achève tout, il se fond à tout jamais avec l'eau cosmique :

Il était couché au fond, déjà enlisé par la boue du fleuve. [...] Avec l'aide de Chabrias, je réussis à soulever le corps qui pesait soudain d'un poids de pierre. [...] Ce corps si docile refusait de se laisser réchauffer, de revivre. Nous le transportâmes à bord. Tout croulait, tout parut s'éteindre (*Id.* : 216).

La coïncidence de cette noyade avec l'anniversaire de la mort d'Osiris, dieu des agonies, mort lui aussi noyé dans le Nil, n'est pas gratuite et vient ajouter un nouveau sens à la mort de l'éphèbe. Elle agrandit l'image de l'enfant mort à la mesure de celle du dieu égyptien : « Ce ne serait pas pour rien, que l'heure et le jour de cette fin coïncidait avec celle où Osiris descend dans la tombe » (*Ibid.*). Comme pour Osiris, les rites et les célébrations confèreraient à l'enfant-dieu la gloire de l'immortalité :

La Grèce et l'Asie le vénéreraient à notre manière, par des jeux, des danses, des offrandes rituelles aux pieds d'une statue blanche et nue. L'Égypte, qui avait assisté à l'agonie, aurait, elle aussi, sa part dans l'apothéose. [...] Chaque année, la barque sacrée promènerait cette effigie sur le fleuve ; le premier du mois d'Athyr, des pleureurs marcheraient sur cette berge [...] (*Id.* : 217).

2. *Aqua permanens*

Toutefois, il convient de distinguer l'eau saumâtre de la mer ou de l'embouchure du Nil de l'eau douce, cet élément indispensable pour la survie, le liquide qui abreuve et désaltère. L'empereur Hadrien, dans sa lettre à Marc-Aurèle, la compte parmi les plaisirs les plus délicieux :

Plus pieusement encore, l'eau bue dans la paume ou à même la source fait couler en nous le sel le plus secret de la terre et la pluie du ciel. Mais l'eau elle-même est un délice dont le malade que je suis doit n'user qu'avec sobriété. N'importe : même à l'agonie et mêlée à l'amertume des dernières potions, je m'efforcerais de goûter sa fraîche insipidité sur mes lèvres (*Id.* : 15).

Zénon, dans sa cellule, en savoure encore la fraîcheur avant de se donner la mort : « Le broc sur la planchette était plein d'eau glacée ; il s'humecta le visage, retenant sur sa langue une gouttelette. *Aqua permanens* : pour lui, ce serait l'eau

pour la dernière fois » (Yourcenar, 1968 : 438). Aliment et réconfort des derniers instants, c'est l'eau fraîche d'un ruisseau que Nathanaël offre aussi au jeune jésuite mourant quand il tente de le secourir (Yourcenar, 1982 : 89).

L'eau constitue la matière essentielle du macrocosme et, comme l'affirmaient les médecins de la renaissance, elle compose également la plus grande partie de notre microcosme. Zénon, pendant la crise personnelle qu'il traverse à Bruges, sent cette eau qui circule dans son corps sous des formes diverses : « Rentré dans sa chair, il y retrouvait l'élément aqueux, l'urine dans la vessie, la salive au bord des lèvres, l'eau présente dans le liquide du sang » (Yourcenar, 1968 : 217).

C'est par une surabondance d'images liquides que le narrateur décrit la transformation de Zénon, son passage par la *mors philosophica* qui correspond, pour les alchimistes, à l'œuvre au noir, c'est-à-dire la dissolution de la matière pour que se séparent les scories et qu'il ne reste que l'or pur ou bien, dans le cas qui nous occupe, le meilleur de la personne. Chez le personnage, tout se manifeste et s'exprime à travers l'eau : son existence immobile « bouillonnait sur place », il se voyait « nageant à contre-courant » ou « à la dérive » ; « le sentiment d'une activité presque terrible grondait comme une rivière souterraine » (*Id.* : 211). « Ce Zénon [...] sentait passer à travers lui [...] le vent venu du large, le flot des milliers d'êtres » (*Id.* : 212).

Dans tout le chapitre intitulé « L'abîme », les notions, les concepts, les perceptions, les pensées, se liquéfient et se mélangent comme un immense flot plein de remous :

Le temps et l'éternité n'étaient plus qu'une même chose, comme une eau noire qui coule dans une immuable nappe d'eau noire. Une métaphore plus fluide s'insinuait en lui, produit de ses anciennes traversées marines. Il en allait des figures assumées par l'esprit comme de ces grandes formes nées de l'eau indifférenciée qui s'assaillent ou se relaient à la surface du gouffre ; chaque concept s'affaissait finalement dans son propre contraire, comme deux houles qui se heurtent s'annihilent en une seule et même écume blanche. Zénon regardait fuir ce flot désordonné [...] (*Id.* : 213-215).

Toute sa vision se trouve transformée, ou plutôt déformée ; sa chambre, ses meubles, l'espace environnant se dissolvent ; la décomposition et la dilution s'accomplissent simultanément autour de lui et en lui. Le monde matériel et le monde spirituel subissent le même processus de liquéfaction :

[...] il laissait l'eau qui est dans tout envahir la chambre comme la marée du déluge. Le coffre et l'escabeau flottaient ; les murs crevaient sous la pression de l'eau. Il cédait à ce flux ... ; il expérimentait le changement d'état de la nappe d'eau qui se faisait buée et de la pluie qui se faisait neige ; ...l'eau l'emportait, cadavre, aussi indifféremment qu'une jonchée d'algues (*Id.* : 216).

Cette transformation par l'eau symbolise la mort et la renaissance du personnage, comme un passage initiatique car l'eau nettoie et purifie, de même qu'elle donne vie et féconde la terre. À partir de cette épreuve, Zénon devient, à l'Hospice Saint Cosme ou il demeure cloîtré pour soigner les malades, une sorte de saint laïque.

3. L'eau et le sang

Il est admis que le symbole de l'eau contient aussi celui du sang, qui se manifeste à plusieurs reprises dans les romans yourcenariens. Hadrien, malade d'une hydropisie du cœur, souffre d'importants saignements de nez qui mettent sa vie en danger et sont ressentis par lui comme une noyade : « Je crus tomber comme une pierre dans je ne sais quel puits noir [...] : j'étais emporté par des cataractes, assourdi comme un plongeur par le grondement des eaux. Je n'atteignis pas le fond ; je remontai à la surface ; je suffoquais » ; « ce grand corps flottait à la dérive » (Yourcenar, 1974 : 265-266).

Le sang, comme l'eau, symbolise la vie mais aussi la maladie, la blessure et la mort. Nathanaël, atteint de maladie pulmonaire, se sent menacé par l'eau qui emplit ses poumons : « Le pire était cette toux clapotante, comme s'il portait

en soi on ne sait quel marécage où il s'enlisait » (Yourcenar, 1982 : 200). Au moment de sa mort, « un liquide chaud bien connu lui emplit la bouche ; il cracha faiblement et vit le mince filet écumeux [...]. Il étouffait un peu... » (*Id.* : 206). Ce mince filet de sang sera le symptôme de sa mort.

Quant à Zénon, qui décide de se donner la mort en se coupant les veines, il perçoit les jets de sang comme des cascades d'eau vive qui s'échappent de son corps à mesure que la vie se retire : « Les fontaines jaillirent, le liquide s'élança comme il le fait toujours, anxieux, eût-on dit, d'échapper aux labyrinthes obscurs où il circule enfermé. Zénon laissa pendre le bras gauche pour favoriser la coulée » (Yourcenar, 1968 : 439).

La vie en fuite, l'échappement du sang se manifestent à travers des bruits d'eau qui favorisent l'afflux de souvenirs acoustiques par un phénomène de mémoire affective. Le mourant croit entendre : « une fontaine à Eyoub, le ruissellement d'une source sortant de terre à Vaucluse en Languedoc, un torrent entre Ostersund et Frösö [...] » (*Id.* : 442).

Je citerai, au passage, la belle image marine qui sera la dernière vision de Zénon avant sa mort : « Un instant qui lui sembla éternel, un globe écarlate palpita en lui ou en dehors de lui, saigna sur la mer » ; « Et c'est aussi loin qu'on peut aller dans la fin de Zénon » (*Id.* : 443).

Cette transformation par l'eau symbolise la mort et la renaissance du personnage, comme un passage initiatique car l'eau nettoie et purifie, de même qu'elle donne vie et féconde la terre. À partir de cette épreuve, Zénon devient, à l'Hospice Saint Cosme où il demeure cloîtré pour soigner les malades, une sorte de saint laïque.

La romancière, elle aussi, souhaitait revoir, au moment du passage final, parmi les souvenirs qui l'avaient marquée, des images aquatiques gravées au fond de sa mémoire : « Les dunes, tant en Flandre que plus tard dans les îles-barrières de Virginie, avec le bruit de la mer qui dure depuis le commencement du monde ; [...] ou encore les longues coulées de glaçons sur les rochers de *Mount-Desert*, le long desquels, en avril, l'eau trouve sa pente et rejaillit avec un bruit de source. » et finalement, en bas d'un éperon rocheux, « un lac à demi gelé, craquelé aux approches du printemps » (Yourcenar, 1980 : 331-332).

Conclusion

Comme nous avons pu le constater au cours de ce bref parcours à travers les textes de notre auteur, les multiples images de l'eau se révèlent comme un réseau de significations par moyen des symboles qui les investissent et elles nous en disent long sur certaines structures de l'univers imaginaire yourcenarien. Selon le dictionnaire des symboles, l'eau possède l'un des plus riches capital symbolique parmi les éléments qui alimentent notre imagination. Or, dans les principaux romans de l'écrivain, on a pu relever les diverses valences dont se chargent tour à tour les images liquides les plus récurrentes.

Ainsi, l'eau se montre surtout comme le symbole du retour aux origines : retour aux origines du monde, aux temps immémoriaux d'avant l'apparition de l'être humain, rêve édénique d'un monde pur, intact, où les créatures vivent en toute joie et innocence. Les eaux marines sont des forces vives qui participent à la transformation de l'univers, donnant aux paysages leurs formes, leur relief, leurs contours tels que nous les contemplons aujourd'hui. Elles acquièrent, en ce sens, une force démiurgique car elles participent à la création du monde.

De plus, la mer représente les valeurs de la maternité ; elle berce et calme celui qui se laisse porter par ses eaux bienfaites. Le bain de Zénon agit comme un reconstituant et il en sortira comme un homme nouveau. En même temps, ce bain est purifiant, lustral ; il déleste le personnage des attaches terrestres qui entravent sa liberté. À partir de ce moment, il deviendra une sorte de saint laïque.

Au contraire, l'eau peut devenir mère terrible, berceau funéraire, quand le personnage choisit la mort par noyade. Il accomplit alors son *regressus ad uterum*, retour à l'espace liquide d'avant la naissance. Antinoüs se noie dans les eaux du Nil en sacrifice pour son dieu Hadrien.

Mais l'eau douce, bénéfique, désaltère et rafraîchit Zénon au moment de sa mort ; c'est l'eau permanente qui l'a accompagné sa vie durant. Le philosophe alchimique a ressenti cet élément liquide comme partie intégrante de son corps. C'est encore l'eau qui envahit l'espace durant la crise ontologique de « l'abîme », l'eau de la dissolution des

corps et des concepts, provoquant le grand bouleversement intérieur du personnage, passage initiatique dont il ressortira transformé.

Relié intimement à l'eau, le sang véhicule également les symboles de vie et de mort. Par ses veines que Zénon vient de taillader, le sang s'échappe de son corps en même temps que la vie, et le bruit de sa coulée est ressenti par le mourant comme le ruissellement des fontaines et le jaillissement des sources, le chant de l'eau vive. À travers les trois textes majeurs que nous avons parcourus, le foisonnement des images de l'eau et, plus généralement, de l'élément liquide, a mis en évidence la richesse et la complexité des symboles aquatiques qui se lovent dans l'imaginaire yourcenarien.

Références bibliographiques

- BENOIT MORINIERE, Claude (2005). « Vers une féminisation de l'imaginaire : images liquides dans quelques romans de Marguerite Yourcenar » dans *Marguerite Yourcenar. La femme, les femmes, une écriture-femme ?* Clermont-Ferrand : SIEY. 99-108.
- CHEVALLIER, Jean et GHEERBRANDT, Alain (1982). *Dictionnaire des symboles*. Paris : Laffont.
- DURAND, Gilbert (1984) [1^e éd. 1969]. *Les Structures anthropologiques de l'imaginaire*. Paris : Bordas.
- YOURCENAR, Marguerite (1968). *L'œuvre au noir*. Paris : Gallimard.
- YOURCENAR, Marguerite (1974) [1^e éd. 1958]. *Mémoires d'Hadrien*. Paris : Gallimard.
- YOURCENAR, Marguerite (1977). *Archives du Nord*. Paris : Gallimard.
- YOURCENAR, Marguerite (1980). *Les Yeux ouverts. Entretiens avec Matthieu Galey*. Paris : Le Centurion.
- YOURCENAR, Marguerite (1982). *Un Homme obscur* dans *Comme l'Eau qui coule*. Paris : Gallimard.